

L'offensive du Chemin des Dames

D'après « L'offensive du 16 avril : la vérité sur l'affaire Nivelles » - Jean de Pierrefeu – 1919

- **Conception initiale de la bataille**

C'est à la fin de 1916, dans une conférence tenue à Chantilly entre les Alliés, le 16 novembre, que l'on voit, sous l'inspiration du général Joffre, apparaître le premier projet de l'offensive du printemps de 1917. La bataille de la Somme, prolongée jusqu'au milieu de novembre, avait creusé dans la ligne allemande une poche profonde. Installé sur des positions de fin de combat, l'ennemi ne pourrait vraisemblablement pas résister à une nouvelle offensive générale appliquée de part et d'autre du vaste saillant de Noyon.

Pris comme dans une tenaille, entre Bapaume et Vimy par les Anglais, entre Somme et Oise et entre Reims et Soissons par les Français, obligé de faire face à des attaques successives sur 150 kilomètres, il risquait de se voir enfoncé sous ces pressions convergentes.

Un large pan du front allemand en s'écroulant pouvait entraîner la dislocation complète du système défensif de nos ennemis. D'où la possibilité de les obliger à un repli précipité qui, accompli en pleine bataille, ouvrait le champ aux éventualités fructueuses de la guerre de mouvement. Pour la première fois, il était légitime d'espérer réaliser la trouée que nous avions cherchée en vain depuis plus de deux ans. Mais il fallait faire vite, ne pas attendre que l'ennemi ait eu le temps d'accumuler sur cette partie si vulnérable de son front des organisations nouvelles et des troupes de réserve.

Pour cela, il fallait utiliser le dispositif actuel des armées, ne pas se livrer à des remaniements qui étaient susceptibles de faire perdre du temps. Telle qu'elle était conçue par le général Joffre, la bataille de 1917 devenait la suite de la bataille de la Somme, dont elle allait cueillir les fruits, après une courte interruption des opérations, nécessitée par l'exécution des travaux.

Le dessein du général Joffre apparut clairement dans l'instruction du 27 novembre, adressée aux généraux :

« J'ai décidé de poursuivre la recherche de la rupture du dispositif ennemi par une offensive d'ensemble, exécutée entre la Somme et l'Oise, dans le même temps que les armées britanniques exécuteront une opération semblable entre Bapaume et Vimy. Cette offensive sera tenue prête pour le 1^{er} février 1917 ; la date exacte en sera fixée d'après la situation militaire générale des Alliés.

Le Groupe d'armées du Centre participera à l'offensive projetée par une opération exécutée par le front de la Ve armée. Cette opération aura pour but soit de coopérer à l'exploitation d'un succès complet des armées du Groupe d'armées du Nord, soit de chercher elle-même la rupture du dispositif ennemi, dans le cas où ces mêmes armées, après des succès marqués, se trouveraient immobilisées ou ralenties par l'ennemi. Elle profitera dans les deux cas de l'amointrissement des forces adverses résultant des prélèvements de toutes armes et de munitions que l'ennemi devra fixer sur tout son front, comme en 1916, pour faire face aux attaques du Groupe d'armées du Nord et des armées britanniques.

L'opération de la Ve armée sera donc postérieure d'au moins quinze jours à celle du Groupe d'armées du Nord. Il est évidemment désirable, pour améliorer sa préparation, que l'exécution n'ait pas lieu à une date trop rapprochée. Mais la situation générale pouvant amener le Groupe d'armées du Nord à attaquer le 1^{er} février, la Ve armée doit envisager l'éventualité d'entrer en opérations à partir du 20 février ; elle doit activer en conséquence l'exécution des travaux de toute nature ».

L'on voit avec quelle lucidité le général Joffre avait établi son plan de bataille. La Ve armée risquait de trouver devant elle une résistance moindre, puisqu'elle attaquait au moment où l'ennemi aurait massé ses forces entre Vimy et l'Oise.

De plus, lancée en direction du Nord-Est entre Craonne et Reims, elle devait progresser sur un terrain relativement facile. Le plan visait en effet à tourner le massif de Laon par la droite et la gauche sans l'aborder de front. Déclenchée au 1^{er} février, l'offensive aurait surpris les Allemands en pleine préparation du mouvement de retraite auquel ils s'étaient résolus. Engagée dans ces conditions, la bataille pouvait aboutir à un désastre irréparable pour nos ennemis.

Par malheur, le général Joffre, sur ces entrefaites, était remplacé par le général Nivelle.

Bien qu'il fût l'élu du Grand Quartier Général, dont il approuvait les doctrines nouvelles, celui-ci, sous l'influence d'une admiration napoléonienne qui lui sera néfaste, donnera au plan de Joffre une telle ampleur, que sa préparation entraînera de grands retards.

Alors que Joffre, profitant d'une heureuse configuration de la ligne adverse, tâchait d'obtenir la rupture du dispositif ennemi avec les moyens dont il disposait, le général Nivelle recherchera la destruction de la masse principale des armées ennemies sur le théâtre occidental.

Le ton a singulièrement monté, et l'ambition du généralissime des armées françaises ne vise à rien de

moins qu'à terminer la guerre d'un seul coup. Pour mettre ses moyens à la hauteur de ses projets, force lui sera d'entreprendre de vastes remaniements.

C'est ainsi qu'il va demander, le 2 janvier, au maréchal Douglas Haig d'étendre son front et de rendre ainsi disponibles les troupes françaises échelonnées entre Bouchavesnes et la route d'Amiens à Roye, ces divisions devant constituer une masse de manœuvre destinée à l'exploitation de la rupture, masse qu'il évalue alors à trois armées. Bien entendu, ce n'est pas sans pourparlers qu'il arrivera à ce résultat.

De même, le nouveau généralissime, décidé à maintenir le principe de l'échelonnement des attaques dans le temps, va prévoir deux attaques principales, dont une en Artois, appliquée par les Anglais, l'autre sur l'Aisne, par les troupes françaises, et deux attaques secondaires, l'une britannique sur l'Ancre, l'autre française au nord de l'Oise. Sur l'Aisne, dédaignant les précautions de Joffre, il ne craignait pas d'aborder de front le massif de Laon, et il élargissait son attaque à gauche jusqu'au canal de l'Aisne à l'Oise.

Mais, si l'on songe que nos disponibilités en matériel d'artillerie lourde étaient à ce point limitées que le front entre l'Oise et la Somme et celui de l'Aisne ne pouvaient être simultanément équipés et qu'il nous fallait, après une préparation sur le premier front, transporter une partie de notre matériel sur l'autre, l'on se demande si l'extension des secteurs d'attaque, la création d'armées d'exploitation qui absorberaient également du matériel, n'étaient pas en disproportion avec nos ressources et si, pour tenter une aventure aussi grandiose, il n'aurait pas été plus sage d'attendre que nos programmes de fabrication en cours fussent arrivés à échéance ?

Quoi qu'il en soit, tandis que le Groupe d'armées du Nord, sous les ordres de Franchet d'Esperey, est chargé de l'attaque entre Somme et Oise, le soin d'attaquer sur le front de l'Aisne est confié au général Micheler, placé à la tête du Groupe d'armées de rupture (G.A. R.) qui occupe ce secteur. Le général Micheler a sous ses ordres deux armées, la VIe (général Mangin) et la Ve (général Mazel). En outre, le général Micheler aura pour réaliser l'exploitation, la Xe armée (général Duchêne), qui se concentrera au sud de l'Aisne.

Au moment où le général Nivelle arrive à la direction suprême des armées, des idées audacieuses, vraiment neuves et dont on ne peut méconnaître l'ampleur, sont en train de se faire jour dans l'état-major.

L'expérience du 24 octobre à Verdun, au cours de laquelle nos troupes, à la faveur d'un jour de brouillard, ont, en quelques heures, enlevé avec le fort de Douaumont toutes les positions de l'ennemi sur 10 kilomètres d'étendue et 7 ou 8 de profondeur, a démontré qu'on pouvait adopter une conception

plus large de la bataille jusque-là strictement limitée à la conquête d'objectifs rapprochés. Dans une « Instruction », datée du 16 décembre 1916, le commandement a codifié les enseignements des derniers combats.

Cette « Instruction », dont l'application à l'offensive prochaine aura des conséquences si graves, s'exprime ainsi dans sa préface :

« On a constaté, à différentes reprises, au combat comme dans les camps d'instruction, que le commandement et les exécutants avaient parfois une tendance à adopter des procédés tactiques différents de ceux prescrits par l'Instruction du 16 janvier 1916 sur le but et les conditions d'une offensive d'ensemble, et par l'Instruction du 26 janvier 1916 sur le combat offensif des grandes unités.

Ces procédés défectueux sont caractérisés par : la réduction de l'étendue des fronts d'attaque ; la diminution de la profondeur du terrain à conquérir, résultant du choix d'objectifs rapprochés ; l'augmentation du temps séparant deux opérations successives.

L'expérience a prouvé que cette méthode, tout en donnant certains résultats, n'assurait pas le rendement maximum des forces mises en œuvre et limitait souvent l'exploitation possible des résultats obtenus. Elle a toujours laissé à l'ennemi le temps de se ressaisir et d'organiser, au fur et à mesure de notre progression, de nouvelles lignes de défense.

Par contre, toutes les fois où l'on s'est astreint à appliquer les Instructions des 16 et 26 janvier, d'importants succès ont confirmé la valeur de la méthode. Ce sont, en particulier, les opérations du 1^{er} C. A. C. au sud de la Somme, au début de juillet ; celles du 7^e C. A. à Bouchavesnes ; du groupement Mangin à Douaumont.

C'est donc une nécessité absolue de revenir sans retard aux règles rappelées ci-après, règles qui ont fait leurs preuves et qui n'ont été modifiées par aucune Instruction.

Les attaques doivent être effectuées sur un front aussi large que possible afin d'enlever à l'ennemi la possibilité de concentrer ses feux et de contrarier le jeu de ses éléments réservés.

C'est d'ailleurs à cette seule condition que l'on peut espérer atteindre des objectifs éloignés. La continuité du front d'attaque doit toujours être réalisée en ce qui concerne la préparation d'artillerie ; elle peut ne pas l'être, exceptionnellement, pour l'attaque de l'infanterie, au cours de la progression, quand il y a intérêt à manœuvrer pour faire tomber en les débordant les points d'appui particulièrement solides. Encore est-il presque toujours indispensable d'attaquer partout de front, en dosant soigneusement l'infanterie en fonction des zones d'avance les plus favorables.

Les attaques viseront à l'enlèvement de la ligne d'artillerie ennemie, afin de désorganiser la défense par la prise de ses canons. A cet effet, l'artillerie, contre-batterie et destruction, devra être poussée le plus en avant possible et effectuer la préparation, non pas seulement sur la première position ennemie, mais sur toutes les positions sur lesquelles elle peut agir. Elle sera ainsi en mesure d'assurer, dans les meilleures conditions, l'accompagnement indispensable de l'infanterie par ses feux.

On observera qu'il n'est pas indispensable de détruire uniformément toutes les tranchées, mais surtout certains ouvrages importants : abris de mitrailleuses, ouvrages, réseaux de fils de fer, et de pratiquer des coupures aux points choisis. Une bonne combinaison des feux d'artillerie avec la marche de l'infanterie permettra le plus souvent de s'emparer des objectifs assignés, même s'ils n'ont pas été détruits aussi complètement qu'on se le proposait.

Les attaques à conduire au cours des opérations se succéderont dans le plus court délai, afin d'exploiter à fond les résultats obtenus et de réduire le plus possible le temps dont l'ennemi peut disposer.

Il y aura lieu de prévoir et de préparer cette succession rapide des attaques dans un plan détaillé, établi a priori. Comme pour les attaques initiales, l'artillerie sera à chaque fois poussée aussi en avant que possible.

Des voies d'accès seront créées pour l'arrivée rapide des munitions et du matériel. Les troupes réservées seront constamment maintenues à proximité des troupes d'assaut ».

Telle est la méthode que Nivelles va faire sienne !

L'infanterie reprend son rôle prépondérant. Au lieu de se borner à occuper point par point le terrain que l'artillerie conquiert, selon une formule célèbre et qu'on estime avoir fait son temps, elle doit maintenant manœuvrer, s'élançant partout où elle trouve une issue et faire tomber les points résistants en les débordant. Toute position dépassée est conquise, quelle que soit la résistance des éléments qui y demeurent intacts. Avancer le plus vite et le plus loin possible, voilà l'essentiel ; les résistances locales céderont dès qu'elles seront débordées.

A son tour, l'artillerie, pour permettre cette progression accélérée et ces manœuvres, doit battre tout l'ensemble des positions à conquérir. Son action en profondeur s'accroît considérablement. Qu'importe qu'elle laisse des organisations défensives debout, ce qu'on lui demande, c'est de créer des brèches par

où l'infanterie s'introduira.

Ce qu'on lui demande également et par-dessus tout, dès que le combat est engagé, c'est de balayer en avant le terrain que doit parcourir l'infanterie, au fur et à mesure que celle-ci avance. Protégée par ce rideau de feu, par ce barrage roulant qui se déplace en même temps qu'elle, l'infanterie n'a rien à redouter des défenseurs tapis dans les abris, qui n'osent sortir et qui, s'ils essayent de mettre en action leurs mitrailleuses, sont fauchés par les obus.

Mais cette opération est très délicate, et, comme le dit le Règlement du 16 décembre :

« Il faut éviter, avant tout, qu'il y ait discordance entre le tir de l'artillerie et la marche de l'infanterie ; car, s'il est facile de faire allonger le tir ou de le fixer, il est délicat de le faire revenir en arrière, d'abord parce qu'on n'en a pas toujours le moyen, ensuite parce que ce mouvement régressif comporte quelque danger pour les troupes.

Mieux vaut donc régler le déplacement des barrages trop lentement que de les faire progresser trop vite, en risquant d'abandonner l'infanterie. Chaque fois que, dans les attaques, cette concordance des actions d'artillerie et d'infanterie a été réalisée exactement, les positions ennemies ont été conquises facilement, l'ennemi n'a pas eu le temps de sortir de ses abris et d'amener des mitrailleuses.

Chaque fois, au contraire, qu'il y a eu désaccord entre la progression du feu de l'artillerie et celle de l'infanterie, les attaques ont été rapidement arrêtées par le feu de l'infanterie ennemie. Celle-ci avait eu le temps de quitter ses abris et d'installer ses mitrailleuses ».

C'est appuyé sur ces principes que le général Nivelle, dans ses Instructions du 28 et du 30 décembre, donnera les directives générales, en vue de l'offensive qui se prépare.

Comment le général en chef concevait-il la rupture ? Il le dit lui-même dans ses Instructions :

« La rupture doit être effectuée par une attaque violente, visant du premier coup la conquête des positions de l'ennemi et de toute la zone occupée par son artillerie ». La note du 28 décembre spécifie que « cette rupture du front ennemi, c'est-à-dire la pénétration jusqu'en arrière du gros des batteries lourdes de l'ennemi, est possible, à condition de se faire d'un seul coup, par attaque brusquée en vingt-quatre ou quarante-huit heures ».

Et de fait, dans l'état actuel, cette conquête est possible. A cette date, sur le front assigné au G. A. R.,

les batteries lourdes ennemies sont toutes sur la deuxième position ou immédiatement en arrière de celle-ci, c'est-à-dire à 3 ou 4 kilomètres en moyenne en arrière des premières lignes.

Les Allemands n'ont effectivement que deux positions éloignées l'une de l'autre de 2 kilomètres en moyenne. La troisième position est presque partout incomplète, et il n'existe pas de quatrième position. Chacune de ces positions n'a qu'une épaisseur relativement faible. De plus, ces positions ne sont défendues que par un total de cinq divisions sur un front de 40 kilomètres, alors que nous allons présenter dix-sept divisions en première ligne.

En outre, les Allemands n'ont que de très faibles ressources générales dans la région (deux divisions vers Laon), et, d'ailleurs, ils ne disposent que d'une vingtaine de divisions de réserve sur l'ensemble du front. Il est logique que ces réserves seront absorbées du premier coup par les attaques du Groupe d'armées du Nord au nord de l'Oise et des armées britanniques.

Enfin, pour être complet, il faut ajouter que la conférence interalliée de novembre 1916 avait en même temps prévu l'entrée en jeu des armées russe et italienne. L'unité de front devait être cette fois entièrement réalisée.

C'est sur ces bases que l'offensive qui doit commencer le 15 février se présente à ce moment. L'on comprend que ce plan bien étudié, cohérent, logique et parfaitement réalisable, malgré la grande éloquence un peu excessive des mots sous lesquels on le présente, ait recueilli l'approbation de tous.